

**Dimanche 14/07/2019**

## **LA PARABOLE DU SAMARITAIN**

Nomb. XIX 11,16. Lev. XIX 17,19. Deut. VI 4,9. et XXX 5,8. Luc X 25,37.

Dans notre texte du jour, Luc X, Jésus vient de parler à ses disciples de la révélation de Dieu aux tout petits et de proclamer que beaucoup de rois, de sages et de prophètes ont été incapables d'entendre cette révélation.

Cela ne peut que déplaire au légiste, qui écoutait lui aussi, en embuscade.

Après tout, en tant que docteur de la Loi, il est dans ses attributions de surveiller les prédicateurs errants et, le cas échéant, de les disqualifier.

Le légiste n'est pas un mauvais homme, c'est un juriste qui a consacré sa vie à Dieu et vit dans la plus rigoureuse application de la Thora.

L'antagonisme qui l'oppose à Jésus est, qu'aveuglé par la stricte observation des lois sur la pureté, il est dans une logique du salut par les œuvres, alors que Jésus est dans le monde de la grâce.

Nous sommes au passage de l'ancienne alliance à la nouvelle alliance, et ces deux protagonistes juifs religieux, que sont le Légiste et Jésus, ne parlent pas le même langage, tout en ayant le même héritage.

Les légistes forment une caste d'organiseurs méticuleux de la vie des autres et de directeurs de conscience.

Ils créent un univers où tout le monde s'y retrouve: eux-mêmes, respectés et craints, et le peuple, qui n'a qu'à suivre leurs prescriptions sans se poser de question, puisque tout est codifié.

Le légiste n'est pas un homme de dialogue puisqu'il sait tout, mais il se doit d'aborder Jésus pour le piéger.

En effet sa première question est :

« *Maître, que dois-je faire pour hériter la vie éternelle ?* »

Notons l'hypocrisie dans l'apostrophe « Maître ». Manifestement le Légiste n'aime pas les prédicateurs errants, et son hostilité est palpable.

Notons également le verbe « faire, » qui confirme que, si Jésus est dans le monde de l'amour, le docteur de la Loi est toujours et encore dans le monde de l'action.

La réponse à cette question-piège, le légiste la connaît : observer scrupuleusement les 713 commandements de la Loi.

Si Jésus répond bien, donnant raison au légiste, il se ridiculise parce que sa réponse n'apporte rien de nouveau, et s'il répond autre chose il devient hérétique puisqu'il dénonce la loi de Moïse.

Jésus, en bon Juif, répond à la question par une autre question : « *Qu'est-il écrit dans la Loi ?* » et le légiste fait une excellente réponse, montrant qu'il est dans la mouvance libérale.

Prenant dans le Lévitique et dans le Deutéronome, que nous avons lu tout à l'heure, il choisit les deux commandements principaux de la Thora, que nous appelons « le sommaire de la Loi: *« Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de toute ton âme et de toute ta force...et tu aimeras ton prochain comme toi même. »*

Jésus approuve la réponse et dit : *« fais cela et tu vivras. »*

En sous-entendu il y a cette pensée amère de Jésus: *« tu dis qu'il faut aimer son prochain mais toi tu ne m'aimes pas, tu me tends un piège. »*

Le légiste ne veut pas perdre la face et pose une deuxième question, dont cette fois-ci il n'a pas peut-être pas la réponse : *« Qui est mon prochain ? »*

Est-ce encore une question piège ou bien le légiste, sentant l'autorité de Jésus, est-il en train de s'instruire sur l'amour ? Probablement il y a un peu des deux, mais il faut reconnaître que la question est embarrassant : si Jésus fait une réponse trop vaste, dans le genre « il faut aimer tout le monde », c'est inapplicable, et s'il fait une réponse trop restrictive dans le genre « il faut aimer ta famille, tes collègues », c'est irrecevable.

Pour un homme de sa culture et de son temps la bonne réponse serait peut-être « il faut aimer tous les israélites », mais cette une réponse serait gênante.

Jésus raconte alors la parabole du Samaritain.

Notons que notre texte ne parle pas de « bon Samaritain », pas plus qu'il n'y a de mauvais lévite, de mauvais prêtre, et qu'il n'y a pour interroger Jésus de « mauvais légiste ». Chacun est dans son monde et joue normalement son rôle.

Les trois premiers personnages de cette parabole sont juifs, un voyageur laissé pour mort par les brigands qui l'ont attaqué, un sacrificateur, personnage sacré descendant de la lignée d'Aaron, et un lévite, responsable de la liturgie et de l'entretien du temple. Ces deux derniers personnages sont purs et ne peuvent se souiller du sang ni approcher un mort, ainsi que cela est prescrit dans le lévitique. Ils passent leur chemin conformément aux règles strictes de la Thora, quand bien même ils auraient pitié de leur concitoyen.

Arrive alors un Samaritain.

Les Samaritains sont des Israélites du royaume du Nord, dont la capitale est Samarie, que l'histoire a séparé du Royaume du Sud, Juda, dont la capitale est Jérusalem.

Les Samaritains ont été envahis par l'Assyrie, qui, pour mieux les intégrer dans son empire les a mélangé avec d'autres populations.

Ils adorent Dieu sur le mont Garizim, ils ont leurs propres écrits, n'ayant pas été déportés à Babylone où se sont écrits les principaux livres de la Thora en usage dans le royaume du Sud.

Pour les Judéens, les Samaritains sont

- impurs, car mélangés à d'autres nations,
- hérétiques car ils n'adorent pas au temple de Jérusalem,
- mécréants car n'ayant pas les bons livres sacrés. Bref, ce sont de faux frères qu'il

est interdit de fréquenter.

Il est recommandé de cracher sur leur passage.

Pourtant Jésus n'a pas eu peur de demander de l'eau à une samaritaine alors que les disciples se tenaient à distance.

Dans les évangiles, il y a deux autres occurrences où Jésus montre son esprit d'ouverture à l'égard de ces parias de la bonne société juive.

Pour le père de l'Église Origène, cette parabole est toute en symboles et le Samaritain représente Jésus.

Jérusalem représente le paradis, Jéricho représente l'enfer.

Le voyageur représente Adam et sa descendance et les brigands représentent le diable.

Le prêtre et le lévite représentent l'ancien testament.

Et ainsi de suite, l'hôtellerie serait l'Église, l'huile et le vin les sacrements etc....

Mais laissons-là cette interprétation historique, et voyons comment se termine notre histoire.

Le Samaritain soigne le blessé dans le court terme et prend soin de lui dans le moyen et long terme en payant d'avance l'aubergiste pour les dépenses à venir.

A la sécheresse de cœur des religieux, Jésus oppose la largesse du laïc.

Le lévite avait demandé « *Qui est mon prochain ?* », et Jésus lui répond en inversant sa question : « *Lequel te semble avoir été le prochain de celui qui était tombé aux mains des brigands ?* »

Autrement dit Jésus suggère que si lui, le légiste, avait été laissé pour mort, ses deux coreligionnaires auraient passé leur chemin, par rigorisme, et qu'il aurait fallu attendre le passage d'un odieux faux-frère pour être secouru.

Par surcroît le Samaritain, traité en paria par les Juifs, aurait très bien pu passer son chemin et ne se sentir aucune obligation envers un Juif, fut-il docteur de la Loi.

Le légiste, vaincu ne peut que répondre :

« *C'est celui qui a exercé la miséricorde envers lui.* »

Notons au passage que le docteur de la loi ne répond pas « c'est le Samaritain » car ce mot lui écorcherait la bouche. Dominé par ce rabbi inconnu qui lui dit avec autorité : « *Va, et toi, fais de même* », le légiste abandonne la partie.

La loi a été bafouée, l'amour est passé à travers la muraille de la légalité et l'a pulvérisé.

Que nous dit cette parabole ?

-----Qui est notre prochain ?

Si l'on en croit la parabole du Samaritain, c'est le hasard qui met en présence le blessé avec les trois marcheurs, le prêtre, le lévite et le Samaritain.

Notre prochain n'est pas un frère en humanité de l'autre bout du monde qu'il faut à tout prix évangéliser, c'est celui que le hasard met sur notre route.

Toute la difficulté est là. Il est plus commode d'adopter fictivement un enfant de Madagascar en envoyant à chaque Noël un chèque qui nous donne bonne conscience,

que d'être réceptif à tout moment, même quand ça ne nous arrange pas.

Mon prochain, nous dit Jésus, est celui que le hasard met sur ma route, et dont je ne refuse pas de m'approcher quelle que soit sa race, sa religion, sa culture, que je m'y attende ou pas, que je sois disponible ou pas.

On peut changer de trottoir, baisser les yeux pour ne pas voir son prochain comme on peut lui sourire, lui parler, lui faire passer le message que nous sommes tous frères et dépendants les uns des autres, tous promis à l'amour et l'espérance de jours meilleurs.

Être le prochain d'autrui met au défi nos capacités d'accueil, individuellement et collectivement.

Dans la parabole du Samaritain, Jésus demande au lévite qui a été le prochain du voyageur blessé ?

Qui viendra à mon secours quand je me noierai ? Sera-ce un de mes semblables, blanc, chrétien, parlant français, ou un émigré qui se jettera à l'eau alors que mes concitoyens hésitent ?

Aurai-je le luxe de choisir mon sauveteur ou faut-il que je voie dans chaque voisin différent un appui éventuel, quelqu'un qui paiera mes retraites quand il aura enfin trouvé du travail ?

Cela nous amène à la 2ème question :

-----Qui est, dans notre société, ce Samaritain, impur mais charitable ?

Le prochain du voyageur blessé se révèle être un voisin indésirable, un sujet de rejet et de mépris.

Dans chaque civilisation, il y a des voisins stigmatisés par les tristes idées-reçues qui se transmettent de génération en génération ; les Roms en Roumanie, les homo-sexuels en Russie, les intouchables en Inde, les latino aux U.S.A., les musulmans chez nous.

Jésus dérange le légiste, obsédé de pureté, en lui disant qu'un Samaritain peut sauver un Juif abandonné par des gens irréprochables.

Autant le prêtre et le lévite sont prisonniers d'une religion qui s'est éloignée de Dieu, autant le mécréant Samaritain se sent libre de secourir qui il veut, selon son cœur, selon sa foi peu orthodoxe de Samaritain.

Le temple a tué Dieu, ou du moins l'a évacué.

Dostoïevski, dans son roman « les frères Karamazof » va plus loin encore avec sa fable du grand inquisiteur, dans laquelle Jésus revient sur terre à Séville au XVIème siècle, alors que brûlent sur le bûcher les hérétiques de tout poils, « ad majorem Dei gloriam ». Jésus guérit les malades, ressuscite les morts, et tous reconnaissent qu'il est le Christ. Il s'en suit un grand désordre et Jésus est arrêté pour troubles à l'ordre public.

Le grand inquisiteur explique à Jésus que tout a été dit dans les évangiles et qu'il n'y a rien à dire de plus. Autrement dit, Jésus, par son retour intempestif gêne car l'on n'a plus besoin de lui.

En effet, le pape et les jésuites se chargent de transmettre l'évangile au peuple.

La venue de Jésus est donc inutile et même inopportune.

Le grand inquisiteur fait la leçon à un Jésus prisonnier et silencieux : il lui rappelle que pendant ses 40 jours de tentation dans le désert il a renoncé au pouvoir, aux miracles et aux mystères.

C'est donc l'Église qui, en son nom, a pris le pouvoir, fait les miracles et emploie le mystère et il ne faut pas déranger l'Église, d'autant qu'en 15 siècles, elle n'a conquis que l'Europe et qu'il lui faut poursuivre l'œuvre de Dieu dans le nouveau monde.

Jésus se tait, et le grand inquisiteur lui explique que l'Église de Jésus-Christ garantit l'ordre social, et que lui, Jésus, est condamné au nom de Jésus-Christ comme fauteur de trouble.

Dans cette fable satyrique, Dostoïevski nous montre une Église sans Jésus, comme Luc nous montre un temple sans Dieu,.

Plus exactement, Luc nous montre un temple où Dieu est réduit, poussé dans un coin où il ne gêne pas trop, et Dostoïevski nous représente une caricature d'Église où Jésus est manipulé, instrumentalisé, utilisé au point que son retour sur terre est devenu impossible.

Luc nous montre un temple de Jérusalem à ce point éloigné de Dieu que la piété tue la pitié. (pasteur Leenhardt).

Au nom de la foi et de la Loi, le temple autorise la fin de l'amour et de la compassion. Dostoïevski va plus loin ; au nom de Jésus, on célèbre l'Église et sa toute puissance. L'Église a confisqué Jésus qui n'a que le droit de se taire, car on l'a mal digéré, mal assimilé, trahi et tué une deuxième fois.

C'est ça le sujet de la parabole du Samaritain : une religion sans Dieu, ou plus exactement un Dieu confisqué par des hommes autoritaires, jaloux, étroits d'esprit, qui siècle après siècle se pervertissent dans un culte où manque l'essentiel ; l'amour de Dieu pour sa créature, l'amour des hommes pour Dieu, l'amour des hommes entre eux.

Après tout, cela se voit encore de nos jours, où, au nom de Dieu, des djihadistes veulent imposer par la violence un califat mondial dans lequel l'amour et la miséricorde ont été évacués du coran.

Regardez autour de vous : il y a des méga-church évangéliques où tous les fidèles sont blancs, riches, bien portants, anglo-saxons et très satisfaits d'eux mêmes, et il y a, non loin, des Églises noires, pauvres, n'ayant que leur piété pour survivre.

Luc nous dit de nous méfier de cette tendance naturelle que nous avons à nous organiser entre nous, paroissiens bien calibrés, confortablement installés dans le train-train conformiste.

Alors sachons voir nos Samaritains, ces étrangers qui sont à nos portes et croient en Dieu à leur manière, selon leurs coutumes.

La parabole du Samaritain est une parabole œcuménique.

Judéens et Samaritains sont des cousins descendants de Jacob, tous des Israélites.

Nous aussi nous avons pour voisins des chrétiens différents de nous, et des fils d'Abraham comme nous, mais qui adorent le samedi à la synagogue, ou le vendredi à la mosquée.

Ce sont les Samaritains des protestants de Saumur, et ils nous rappellent que

*« quand j'aurais toute la foi jusqu'à transporter des montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien ».* (I Cor. XIII, 2.)

Amen.